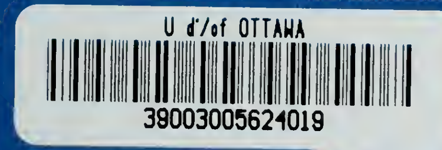
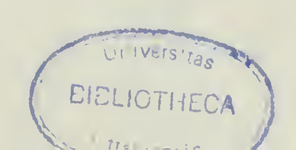
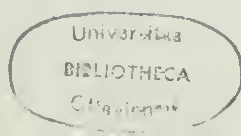






LES

SECTES ROMANTIQUES

ET LA BOHÈME

L'Étoile Romantique a lui pendant quinze à vingt ans. Les dix premières années de cette période sont des années de lutte. La victoire est à peine acquise qu'elle échappe aux mains des vainqueurs. On a vaincu pour mourir. Les Petits Romantiques ont laissé des essais, des impressions, de quoi témoigner qu'ils ont eu un jour de passion, pas de livres durables, à part quelques autobiographies décorées par le dessin et la gravure, de manière à leur imprimer une physionomie qui permet aujourd'hui de classer ces reliques parmi les monuments d'un passé déjà loin. Les chefs de file avaient donné l'exemple de la désertion. On conseillait à Lamartine, vieux et déçu, de se distraire à faire des vers : — « engagez-moi, répondit-il, à jouer au cerceau. » — Il en était déjà là au lendemain des *Harmonies* (1830). Il avait entrepris de se refaire une jeunesse à l'aide d'un Voyage en Orient, aux souvenirs duquel il a dû presque tout ce

qu'il a écrit depuis : *Jocelyn*, *La Chute d'un ange*, les *Poésies posthumes*, l'*Histoire de la Turquie* *. De fait, après les journées de juillet, il émigre dans la politique. Victor Hugo n'émigre pas encore quoiqu'il en ait envie aussi, mais il ne crée plus : il se livre à la *récidive*. Chateaubriand avait donné sa démission d'homme d'État après avoir donné, dès 1811, sa démission d'écrivain. En l'absence des grands astres, les petits battaient la campagne. Au-dessus d'eux Alfred de Vigny continuait de combattre isolément; Alfred de Musset se levait avec Balzac, G. Sand, Eugène Suë, Alexandre Dumas, chacun dans une direction différente et prêt à faire un métier de ce qui chez les Maîtres avait été une prédication de l'Idéal.

Hors de tout évangile, quelques isolés, Dovalle, Théophile Dondey, Aloysius Bertrand ruminaient dans un coin les inspirations d'une muse avare. Dovalle et Dondey ne devaient léguer à la génération suivante qu'un extrait

* *Souvenirs, impressions, pensées et paysages* pendant un Voyage en Orient (1832-1833), ou notes d'un voyage par A. de *Lamartine*, membre de l'Académie françoise ; Paris, Gosselin et Furne, MDCCCXXXV, 4 vol. in-8° avec un portrait de Lamartine, par Plée en tête du t. Ier. Le t. IV est accompagné de deux cartes géographiques et n'est, pour ainsi dire, qu'un appendice contenant le *Récit de Fatalla Sayeghie* sur les Arabes errants du grand désert, « rapporté et traduit » par M. de Lamartine (il l'a rapporté, mais pas traduit). C'est un épisode de l'expédition de Bonaparte en Égypte, fort important du reste et que les historiens de l'avenir auront à consulter. Ce *Voyage en Orient* est un monument comparable à l'*Itinéraire* de Chateaubriand. L'édition originale, aujourd'hui presqu'oubliée, ne tardera pas à devenir un livre de grand prix. La critique confrontera les impressions de Lamartine en Orient avec celles de Byron et de Disraëli. L'excursion faite par Disraëli est antérieure de deux ou trois ans à celle de Lamartine. Lamartine est un des quatre ou cinq voyageurs du XIXe siècle qui ont découvert la Société musulmane au monde occidental.

mortuaire. Celui de Dovalle est intitulé le *Sylphe* : — Le *Sylphe*, poésies de feu Charles Dovalle, précédées d'une notice par M. Louvet et d'une préface par Victor Hugo; Paris, 1830, 1 vol. in-8°, chez Ladvocat, au Palais-Royal —, couverture noire imprimée en argent, dont les exemplaires en papier ordinaire valent quarante à cinquante francs, et les exemplaires en grand papier jusqu'à deux cents francs. Dovalle est dans le cas des poètes minuscules du XVI[e] siècle, Olivier de Magny et Héroet qui sont rares et chers parce qu'on ne les réédite pas et qu'ils manquent un peu d'étoffe. Dovalle mourut à vingt-deux ans des suites d'un duel. Béranger, faisant allusion au métier de clerc d'avoué exercé par le jeune homme, voulut bien reconnaître, en façon d'oraison funèbre, qu'il aurait été bon clerc dans la basoche des poètes, s'il lui avait été donné de vivre. « Les œuvres de Dovalle, dit à son tour Asselineau, ont le caractère du temps où il apparut, ce caractère un peu vague, cette forme un peu voilée, un peu abstraite des poésies des Édmond Géraud, des Loyson, des Brugnot et des premières œuvres de Rességuier, de Fontaney, et de Labinski (le Polonius de Sainte-Beuve), de tout ce chœur, en un mot, qui procédait plutôt de Lamartine que de Victor Hugo. » On lui éleva un monument par souscription. S'il était mort dans son lit, il n'aurait pas eu de monument; il est même douteux qu'on l'eut édité. Il devra à une fin inopinée, de rester dans l'histoire littéraire et dans le cabinet des amateurs.

Théophile Dondey de Santeny (Philothée O'Neddy) est à peu près de la même envergure que Dovalle. Il a comme lui un extrait mortuaire. C'est un volume tiré à trois cents exemplaires et qui doit à cette circonstance de valoir trois cents francs : — *Feu et flamme*, par Phi-

lothée O'Neddy; Paris, 1833, 1 vol. in-8°, librairie orientale de Dondey-Dupré, imprimerie de Prosper Dondey-Dupré, rue Saint-Louis au Marais —, avec un frontispice gravé à l'eau forte par Célestin Nauteuil.

Ce n'était pas un isolé. Il appartenait à la secte des Bousingots, mais par accident plus que par choix, de même que Gustave Drouineau, qui à l'âge de trente-cinq ans, — il est mort aliéné en 1835, — avait eu le temps d'écrire dix pièces de théâtre et une quinzaine de volumes de romans, accumulés en deux ou trois ans, — *Résignée*, 2 vol., in-8°, 1832 *; le *Manuscrit vert*, 2 vol. in-8°, 1831 **; *Confession poétique*, 1 vol. in-8°, 1833, Gosselin; l'*Ironie*, 2 vol. in-8° 1833, Gosselin; les *Ombrages*, contes, 1 vol. in-8°, 1833 ***, — et dont un, *Ernest* ou le *Trouvère du siècle*, 5 vol. in-12 ****, a presque l'air d'une biographie morale du pauvre auteur qui fut l'ami d'Alfred de Musset, dont les vers le feront passer à la postérité si les siens n'y vont pas. Ce n'est pas dans l'antre de Petrus Borel qu'on eut écrit cet échantillon de la muse de Gustave Drouineau :

Encore si l'on savait le secret de la tombe :
Si l'âme s'élevait ainsi qu'une colombe
A travers le ciel bleu, vers cette immensité
Où Dieu jouit de tout et de l'éternité !
Si l'âme se trouvant sous la forme d'un ange
S'enivrait à jamais du bonheur sans mélange !
Si rejetant la coupe où l'on boit tant de fiel,
Les âmes qui s'aimaient se revoyaient au ciel !
Si des mondes roulants l'ineffable harmonie,
La majesté de Dieu, sa puissance infinie,

* Gosselin. Il y en a une 3e édition de 1834.
** Il y en a une 3e édition de 1834.
*** Chez Gosselin, avec une planche.
**** Chez Debray, Paris, 1829.

L'orgueil d'être immortel, de voir créer sans fin,
D'unir son chant d'amour au chant des séraphins ;
Si les plaisirs sacrés du céleste domaine,
Qui n'auraient point de mot dans toute langue humaine,
Dont notre esprit a soif et qu'il ne conçoit pas,
Se montraient devant nous au delà du trépas !

Le pis de cette plèbe Romantique, est qu'elle n'a pas d'ailes, ne peut pas s'élever assez haut « dans la profonde Uranie. » Ceux qui ne consentent point à rester inconnus, usent de l'association, entrent dans les sectes, où l'art, la forme, la couleur, la fantaisie terre à terre, aiment à se faire illusion sous le masque d'une gaieté funèbre. En réalité, l'Idéal qui les avait hantés un instant, s'étant retiré, on apercevait :

Sous leur linceul de chair
L'invisible néant, la mort intérieure
Que personne ne sait, que personne ne pleure.

Th. Gautier. — *La Comédie de la mort.*

Le bruit mené par les adeptes impuissants de l'Idée Romantique, ce clinquant de la forme et de la couleur vides, excitaient à côté le mépris des Saints-Simoniens de la *Revue encyclopédique* de MM. Hippolyte Carnot et Pierre Leroux, qui s'en prend à la poésie elle-même : « Nous avons eu souvent l'occasion, écrit la *Revue encyclopédique*, de nous élever contre les vaines et dangereuses idées répandues dans ces dernières années au sujet de la poésie ; nous nous sommes plaints de l'immoralité de cet art sans but et de l'absurdité de cette idolâtrie exclusive de la forme. » Dans le même recueil, M. Hippolyte Fortoul, le futur ministre de la *bifurcation universitaire*, au nom de l'Ecole humanitaire, pulvérisait de haut, l'art pour l'art, identifiait le Romantisme avec la Restauration dont on sortait, l'en déclarait une racine pourrie, confondait dans la même imprécation Victor

Hugo, « le poète du monde extérieur », Mérimée, « athée de salon, sauvage et irréligieux », Senancour, un « émigré », Lélia, « la dualité de l'esprit et de la chair », Rolla, « don Juan dans l'alcôve d'une prostituée », et Joseph Delorme — Sainte-Beuve — « onctueux tribun » caché dans un « suaire », ennemi du style « visible. » Une grande poésie était nécessaire. Si M. Hippolyte Fortoul avait vécu assez longtemps, il l'aurait vue incarnée dans l'*Assommoir,* dans *Nana*, dans les *Déliquescences d'Adoré Floupette*, dans la *Science* de Littré et de Charles Robin, aux yeux de laquelle la poésie comme le sentiment religieux dont la poésie est la forme laïque, sont de l'atavisme. Victor Hugo, dans l'*Ane*, a célébré comme il convient l'Idéal nouveau cher à l'auteur de la *Bifurcation :*

« Il est permis d'aller, de chercher, de trouver
Quelque crapaud géant, quelque gros perce-oreille,
Quelqu'étrange fourmi, pas tout à fait pareille
A celle dont Linné a contemplé les œufs.....
Quand on voit revenir après leur tour du monde
Les capitaines Cook, Magellan ou lord Ross,
Rapportant des tapirs ou des rhinocéros,
Si bien que *La Science* à leur aide complète
La confrontation de l'homme avec la bête ,
Quelque raie éclairant l'origine du dauphin...
... Les savants formant leurs bataillons,
Contemplent les herbiers et les échantillons.
Le mandarin admire et le bourgeois dit : qu'est-ce ?
On fait queue au musée à voir ouvrir la caisse ;
Les deux Chambres que chauffe un rapport érudit
Accordent au Jardin des Plantes un crédit...
Et l'Institut, pendant que tout frémissant d'aise
Paris * en foule court voir le tapir manger
Harangue au pont des Arts le fossile étranger. **

* La ville-lumière, chef-lieu des États de Tony Révillon.
** L'*Ane*, par Victor Hugo, pp. 74-75 de l'édition originale, 1 vol in-8°, Paris. Calman-Lévy, 1880).

Que l'on confronte à cet Idéal celui des *Feuilles d'automne* et des *Pensées* de Pascal, il en résultera un enseignement.

Donc, le coup de foudre de Juillet est en même temps le signal de la Dispersion Romantique et de l'éclosion des sectes dans les bas-fonds de l'Ecole. Ceux qui étaient arrivés continuèrent leur carrière; les autres, c'est-à-dire les jeunes et les fruits secs, se cantonnèrent dans deux ou trois clans infimes. Il y eut celui des arts et métiers, peintres, graveurs, architectes, ingénieurs, politiciens en éveil à qui Petrus Borel servit d'enseigne et connu sous le nom de Clan des Bousingots. Ce fut à la fois le plus remuant et le plus misérable. Il y eut celui des continuateurs de Lamartine, plus modeste, moins tapageur, plus fidèle à l'esprit initial, élégiaque et doux de l'École. Il y eut enfin celui de la rue du Doyenné, d'où sortit la Bohême du règne de Louis-Philippe et du Second Empire. On y resta dans les voies littéraires, mais on y tomba souvent dans les mœurs de la Cour des Miracles.

On peut ranger les Bousingots en deux catégories: les Politiciens qui n'ont pas d'œuvres, à l'exception de Pétrus Borel, leur chef, et de quelques artistes qui ont cultivé la peinture ou le dessin; 2° les *Jeunes France*, dont la plupart étaient des écrivains, des critiques, parmi lesquels Théophile Gautier, rapin, poète, romancier fantaisiste, sans grande affinité avec l'Idéal. Les Bousingots, adonnés à la politique, étaient des brouillons et des déclassés. Les lettres et l'art n'étaient guère chez eux qu'un prétexte. Le réel de leur doctrine était de feindre l'enthousiasme, d'avoir un gilet rouge, les cheveux longs, un couvre-chef en cuir bouilli nommé bousingot dans la marine. Ils avaient combattu à *Hernani*

comme Henri IV à Arques. Les points essentiels de leur catéchisme étaient la haine des bourgeois (Philistins), des Classiques et des hommes chauves, car ils professaient la jeunesse et avaient du poil sur le crâne. Au besoin, ils tombaient sur la police comme jadis on rossait le guet. Ils aimaient aussi le moyen âge et Quasimodo. Ils se disaient républicains, lycanthropes et *basiléophages*. Dans leurs réunions, quand Pétrus Borel était absent, il était suppléé par Lassailly. Charles Lassailly (1812-1843) était une des figures les plus étranges du groupe. Il fut le secrétaire de Balzac après l'avoir été de Villemain. « Il était venu, lui aussi, du fond de sa province, écrit Jules Janin, la tête remplie de chefs-d'œuvre et son portefeuille vide. En cinq ou six ans de cette vie littéraire qui tue les corps, les âmes et l'esprit, le pauvre jeune homme avait rempli son portefeuille; mais ce portefeuille rempli, sa tête était vide. Avant d'être déclaré malade, il écrivait à lui seul un journal, tout un journal, une feuille impitoyable, dans laquelle il traitait sans pitié quiconque tenait une plume en ce siècle. » Il publia un livre : — *Les Roueries de Trialph*, notre contemporain avant son suicide ; Paris, Sylvestre et Baudoin, 1833, 1 vol. in-8° —, que Monselet croit être l'histoire de Lassailly, et qu'on collectionne à haut prix. A un dîner des Bousingots, Trialph (c'est-à-dire Lassailly) offre comme moyen de se défaire du roi Louis-Philippe, « de le piquer avec une aiguille aiguisée d'acide prussique en lui donnant une poignée de main », que le roi ne refusait à personne. C'étaient des *artisteries ;* au demeurant, on était inoffensif quoique *basiléophage*, mais à l'exemple d'*Hernani* et de don Salluste, on avait le verbe théâtral, en croyant avoir le verbe castillan.

Le groupe des *Jeunes-France* qui, tout en faisant par-

tie de celui que présidait Pétrus Borel, mais dont les membres s'en distinguaient en ce sens qu'ils ne se mêlaient point de politique et entendaient rester cantonnés dans le domaine de la littérature et des arts, se composait, au rapport de Théophile Gautier, dans son livre intitulé : *les Jeunes-France*, du mélancolique et doux Gérard, dit de Nerval, un des plus laborieux d'entre eux, mais chez qui dominait, avec l'imagination, une absence à peu près absolue de volonté et d'esprit de suite ; de Devéria, le graveur, mort conservateur des estampes à la Bibliothèque nationale, et qu'il ne faut pas confondre avec son frère Eugène, l'auteur de la *Naissance d'Henri IV*. Ses gravures décorent un grand nombre d'œuvres éminentes de l'Ecole Romantique ; de Louis Boulanger, illustrateur de Romantiques ; de Célestin Nanteuil, le plus célèbre des graveurs de l'Ecole ; de Napoléon Thomas ; du peintre Vigneron ; du dramaturge Bouchardy ; d'Alphonse Brot ; d'Auguste Maquet, qui se faisait appeler par les Bousingots Augustus Mac-Keat ; de Théophile Dondey, c'est-à-dire Philothée O'Neddy ; de l'architecte Jules Vabre, qui vécut plusieurs années sur le titre d'un livre : *De l'incommodité des commodes*, qui est encore à faire, comme celui que Victor Hugo se proposait d'intituler : *Quiquengrogne*.

Ces réunions des *Jeunes-France* étaient souvent des orgies en commun que Philothée O'Neddy a décrites par le menu :

Vingt jeunes hommes, tous artistes dans le cœur,
La pipe ou le cigare aux lèvres, l'air moqueur,
Le temporal orné du bonnet de Phrygie,
En barbe jeune France, en costume d'orgie

Sont pachalesquement jetés sur un amas
De coussins dont maint siècle a troué le damas.
Et le sombre atelier * n'a pour tout éclairage
Que la gerbe du punch, spiritueux mirage.

Quand on était ivre, plus d'avoir crié et gesticulé que d'avoir bu, on répétait la *Danse du Sabbat*, de Victor Hugo. « Bientôt, dit Asselineau, qui commente le récit de Philothée O'Neddy, une odeur magique de moyen âge se répand et circule dans l'atmosphère; les panoplies tressaillent sur les murailles; les chevalets s'ébranlent; les maquettes sautent sur les celles. — O! les anciens jours! les anciens jours! » s'écrie Rebbo, un illustre inconnu de la bande. On se livre bruyamment à l'envie de revivre à l'époque où chacun .

Avait des flots de lave dans le sang,
Du vampirisme à l'œil, des volontés au flanc.

De la volonté! précisément, on n'en avait pas. Mais on avait le sentiment de cette pauvreté, et c'était déjà quelque chose. On regrettait d'avoir à passer ses journées dans le banal moderne, impuissant et nul :

..... Avoir des aventures,
Oh! c'est le paradis pour les fortes natures!

On en inventait pour la scène, de même qu'on inventait des vertus, de l'héroïsme, des panaches qui faisaient un moment illusion. C'était la faute du temps « A quoi bon nous bander désormais et lutter contre une Société qui n'a pour nous répondre que des sergents de ville et l'échafaud? »

* C'était l'atelier du statuaire Jehan.

Le narrateur de *Feu et Flamme* ne parle que de destruction .

> ... à nous la guillotine !
> A nous qu'aux œuvres d'art notre sang prédestine,
> A nous qui n'adorons rien que la Trinité
> De l'amour, de la gloire et de la liberté !
> ..... Est-ce que les âmes de poète
> N'auront pas un jour leur vengeance complète ?

Ce ne sont que des mots et de l'impuissance. On toaste à l'*adultère*; le mariage est une prison :

> .. .. Osons prouver
> Que ce trafic impur ne tend qu'à dépraver
> L'intellect et le sens ; qu'il glace et pétrifie
> Tout ce qui lustre, adorne, accidente la vie.

On hurlait ainsi dans la caverne toute la nuit :

> Et jusques au matin les damnés Jeune-France
> Nagèrent dans un flux d'indicible démence,
> Échangeant leurs poignards, promettant de percer
> L'abdomen des chiffreurs, jurant de dépenser
> Leur âme à guerroyer contre le siècle aride.

Ils ne dépensèrent rien du tout. Les uns allèrent bouder dans une mansarde; les autres employèrent leur vie à amuser, sur les scènes du boulevard, les gens qui sortaient de bien dîner ou les désœuvrés des villes d'eaux. Ainsi firent Bouchardy, Alphonse Brot, le sir Mac-Keat entre autres. Ainsi tenta lui-même de faire et à peu près sans succès Théophile Dondey lui-même, avec *l'Anneau de Salomon* et le *Hazard de l'amour*, au rez-de-chaussée d'un journal quotidien. Ainsi firent aussi du reste, avec moins d'emportement et plus de souffle, Georges Sand, Balzac, Eugène Suë, qui ne s'attardèrent pas à ces déclamations stériles. Et Janin prit pour devise : « Amu-

ser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain. » Ce fut de même le parti auquel s'arrêta Théophile Gautier pour qui son *Orgie des Jeunes-France* était de la copie.

Les moindres parmi les *Jeunes-France* disparurent sans laisser de traces. Les artistes tels que Devéria, Louis Boulanger, Célestin Nanteuil, Tony Johannot ont transmis par le dessin cette fièvre de quelques années. Il n'y pas jusqu'à Pétrus Borel qui, indépendamment des livres qu'il écrivit — les *Rhapsodies*, *Champavert*, *Madame Putiphar* — n'ait empli de ses articles la *Revue de Paris*, *l'Artiste*, voire le *Journal des Demoiselles*, bien que sa prose au vert-de-gris ne convint guère à des jeunes personnes. Le *Livre des Cent et un*, les *Français peints par eux-mêmes*, *la Presse* d'Emile de Girardin, *le Commerce*, *le Corsaire-Satan*, lui ont servi d'hôtels garnis. Son style original et tourmenté n'est ni sans force ni, parfois, sans agrément, quoique sans cesse déprécié par une violence grossière. Les trois ouvrages dont les titres précédent, sont parmi les produits secondaires de l'Ecole Romantique, ceux qui ont gardé le plus de saveur, le premier — *les Rhapsodies*, Paris, Levavasseur, 1831, 1 vol. in-16 de 134 pages * — se vendait trois francs, et aujourd'hui est estimé, quand l'exemplaire est bien conservé, cent cinquante et deux cents francs; le second — *Champavert*, contes immoraux, Paris, Renduel, 1833, 1 vol. in-8° de 438 pages, 7 fr. 50 — a sur le titre

* Le volume est orné d'un frontispice non signé, et à l'intérieur de deux vignettes lithographiées, signées *Napol* (Napoléon-Thomas). Il y en a une deuxième édition de même format; Paris, 1833, Bouquet, successeur de Levavasseur, au Palais-Royal, avec un frontispice à l'eau-forte de Célestin Nanteuil.

une vignette de J. Gigoux gravée par Godard *. On le cote très cher, et il le mérite comme témoin d'un empoisonnement moral, comme il n'y en a pas d'exemple aux plus mauvais jours de la Terreur. La notice de trente-huit pages, qui est une manière d'introduction à l'ouvrage, est une vie de *Champavert*, c'est-à-dire de Pétrus Borel qui feint d'être mort, bien qu'il doive continuer de grincer les dents durant plus de vingt années encore. Il est persuadé qu'il a la figure de saint Bruno, et qu'il est un modèle de douceur : « Sa voix et ses façons étaient douces, à la grande surprise de ceux qui le voyaient pour la première fois, et qui, par ses écrits, ses poésies, se l'étaient figuré un ogre effroyable. Il était bon, doux, affable, fier, opiniâtre, serviable, bienveillant ; son cœur aimant, *amoroso con los suyos*, divine expression espagnole, n'avait point encore été gâté par l'égoïsme et l'or. Mais quand on le blessait à fond, sa haine devenait, comme son amour, implacable. » Voyez-vous ça.

Or, la société l'avait tout de suite blessé à fond; il y avait découvert que le gros mange le petit. C'est le petit qu'il aime. Le pis est, qu'il ne pouvait pas distinguer le bon du méchant : « Si du moins, écrit-il, les hommes étaient classés comme les bêtes, s'ils avaient des formes variées suivant leurs penchants, leur férocité, leur bonté, comme les autres animaux; s'il y avait une forme pour le féroce, l'assassin comme il y en a une pour le tigre et la hyène; s'il y en avait une pour le voleur, l'usurier, le cupide comme il y en a une pour le milan, le loup, le renard, du moins il serait facile de connaître son monde;

* La vignette représente André Vésale, sujet d'un des contes du recueil.

on aimerait à bon escient et l'on pourrait fuir les mauvais, les chasser et les dérouter, comme on fuit et chasse la panthère et l'ours, comme on aime le chien, le cerf, la brebis. » A première vue néanmoins, Pétrus Borel estime que « marchand et voleur est synonyme. » Les marchands l'exaspèrent : « Ces voleurs-là n'ont ni fausses clefs, ni pinces, mais ils ont des balances, des registres, des merceries, et nul ne peut en sortir (sortir de chez eux) sans se dire : —Je viens d'être dépouillé. — » Le riche, à ses yeux, participe en général à cette profession des marchands · « Je ne crois pas, dit-il, qu'on puisse devenir riche à moins d'être féroce ; un homme sensible n'amassera jamais. Pour s'enrichir, il faut avoir une seule idée, une pensée fixe, dure, immuable, le désir de faire un gros tas d'or... et quand cette montagne d'or est faite, on peut monter dessus et, du haut du sommet, le sourire à la bouche, contempler la vallée de misérables qu'on a faits. » Le dernier mot de *Champavert* est : « Dans Paris, il y a deux cavernes : l'une de voleurs, l'autre de meurtriers ; celle des voleurs c'est la Bourse, celle des meurtriers, c'est le Palais de Justice. »

En réalité, la pensée de Pétrus est celle du moyen âge qui avait mis l'hérédité en tout, dans les biens, dans la politique, dans le droit comme dans les croyances, mais dans la forme sa plume frappe comme un coup de hache.

Le troisième monument de Pétrus Borel n'est pas moins amer d'expression. C'est le roman de Mme de Pompadour qu'il appelle *Madame Putiphar :— Madame Putiphar*, par Petrus Borel, (le lycanthrope), Paris, Ollivier, libraire-éditeur, 33, rue Saint-André-des-Arts, 1839, 2 volumes in-8°, — avec deux vignettes de Maurel, une en tête de chaque volume. On lit sur le verso du

feuillet de garde de chaque tome : « Ouvrages de l'auteur : *Rhapsodies*, poésies (épuisé), 1 vol. in-16 ; *Champavert*, contes immoraux, 1 vol. in-8°, (donc non épuisé ;) *Robinson Crusoé*, édition illustrée *, 2 vol. in-8° ; *Janiquette*, 2 vol. in-8° ; sous presse : *Tabarin*, 2 vol. in-8°. »

Le public n'a rien vu, que nous sachions, de *Janiquette*, non plus que de *Tabarin*.

Madame Putiphar est précédée d'une pièce de 176 vers qui sont les meilleurs que l'on connaisse de Pétrus Borel et qui sont dans le même esprit que le restant de ses œuvres. Le début n'en est pas vulgaire :

Une douleur renaît pour une évanouie ;
Quand un chagrin s'éteint, c'est qu'un autre est éclos ;
La vie est une ronce aux pleurs épanouie.

Notre exemplaire qui a appartenu à un Cabinet de lecture du quartier latin et en 1839, le cabinet de lecture était encore une institution, porte au-dessous de cette partie du titre du tome II « le lycanthrope » ces mots écrits sans doute de la main d'un étudiant que Pétrus n'avait pas intéressé : « l'endormeur » puis un bref commentaire : « Ouvrage qui peut remplacer avantageusement six fioles d'opium. » Ce n'est plus l'avis des amateurs qui le paient aussi cher que les œu-

* *Robinson Crusoé*, par D. de Foë, traduction de Pétrus Borel, enrichie de la vie de Foë, par Philarète Chasles, avec une notice sur le matelot Selkirk, par St-Hyacinthe, sur l'île de Juan Fernandez, sur les Caraïbes et les Puelches, par Ferd. Denis, et d'une dissertation religieuse, par l'abbé Labouderie ; Fr. Borel et A. Varenne, 1836, 1 vol in-8°, avec 250 gravures sur bois d'après Nanteuil, Devéria, Boulanger Napoléon Thomas. (Louis Boulanger a exposé au Salon de 1839 un portrait en pied de Pétrus Borel, qui a été reproduit par la gravure.)

vres de Racine de l'édition de 1697 *. On n'a pas réuni jusqu'ici les œuvres de Pétrus Borel, dont on a réédité quelques-unes au cours de ces dernières années, mais on les réunira un de ces jours.

Quand les Politiciens dévoyés du Romantisme, les membres de la secte des *Jeunes-France* et des *Basiléophages*, ont un éclair de poésie, c'est de la poésie en manches de chemise. Pourtant, la tradition de Lamartine et de Chateaubriand, la vraie Tradition Romantique, avait conservé des adeptes modestes, à qui l'élégie, la délicatesse des sentiments, le culte de la vie intérieure, étaient restés familiers. Ce fut une arrière-garde, au sein de laquelle, à côté de Turquety, de Laprade, qui est de la génération suivante, et de plusieurs écrivains aimés dont la suavité discrète évitait les tréteaux de la publicité, ce qui était un souvenir des deux cénacles de la Restauration, Ulric Guttinguer personnifie de ce qu'il y a de mieux et de plus désintéressé. Ulric Guttinguer était un homme du monde chez qui la poésie était une religion intermittente et cachée, plutôt

* Trois œuvres romantiques rares, auxquelles Pétrus Borel a collaboré, sont : 1e *Album de la Mode*, chronique du monde fashionnable ou choix de morceaux de littérature contemporaine, par MM. Jules Janin, Henri Martin, Gustave Drouineau, le vicomte de Marquissac, Alexandre Dumas, Gustave Albitte, Émile Deschamps, Jules Lacroix, le vicomte d'Arlincourt, P.-L. Jacob, Pétrus Borel, Eugène Suë; Paris, Louis Janet, 1833, 1 vol. in-8° de 384 pages, orné de 12 lithographies romantiques; 2° *Le Livre de Beauté*, souvenirs historiques, par Mme Tastu, MM. Bouilly, Gustave Drouineau, Henri Martin, Lesguillon, Cordelier-Delanoue, Poitevin, Pétrus Borel, de Montglave, Lavergne, Lassailly, de Lamothe-Langon; préface de Charles Nodier; Paris, Louis Janet, 1833, 1 vol. in-8° de 256 pages, avec un frontispice gravé et 12 lithographies romantiques; 3° *Comme quoi Napoléon n'a jamais existé* (anonyme, mais par Pétrus Borel), brochure in-18; Paris; Fr. Borel et Varenne, 1838.

qu'une maîtresse impérieuse ou un moyen de gloire. Ulric Guttinguer (1785-1866) avait trente-cinq ans lors des *Méditations*. Il était peu connu; la *Muse française* l'avait mis en relief. Quelques recueils médiocres et de peu d'étendue, l'amitié de Lamartine, de Victor Hugo, d'Alfred de Vigny, d'Alfred de Musset, de Sainte-Beuve, n'auraient pas sauvé son nom de l'oubli, sans un roman qu'il publia en 1836. C'était *Arthur* *, qu'il importe de ne pas confondre avec le roman d'Eugène Suë, publié trois ans plus tard (1839). « *Arthur*, écrit Sainte-Beuve le 15 décembre 1836, si l'amitié et trop de conformité intime ne nous abusent, *Arthur* vivra et conservera le nom de son auteur, qui n'a plus à se repentir littérairement de ses écarts, de sa verve hâtive, de ses plaisirs distrayants et de ses faiblesses paresseuses, puisque de tant d'imperfections éparses, il lui a été donné un jour — ô nature douée avec grâce ! — d'assembler un volume délicieux, que d'autres plus studieux, plus forts, n'auraient jamais écrit. »

Victor Hugo lui a dédié une ode, Joseph Delorme plusieurs de ses petites pièces, écrites dans ce style renfermé que Fortoul définit : un style « non visible ». On n'a pas oublié les vers datés de 1829 et insérés dans les *Contes d'Espagne et d'Italie* (1830), premier recueil d'Alfred de Musset, dans lesquels Rolla a concentré un portrait ineffaçable d'Ulrich Guttinguer :

« Ulric, nul œil des mers n'a mesuré l'abîme,
Ni les héros plongeurs, ni les vieux matelots.
Le soleil vient briser ses rayons sur leur cime
Comme un soldat vaincu, brise ses javelots.

* *Arthur*, roman ; Paris, Renduel, 1836, 1 vol. in-8°.

Ainsi nul œil, Ulric, n'a pénétré les ondes
De tes douleurs sans bornes, ange du ciel tombé.
Tu portes dans ta tête et dans ton cœur deux mondes,
Quand le soir, près de moi, tu viens triste et courbé.

Mais, laisse-moi du moins regarder dans ton âme
Comme un enfant craintif se penche sur les eaux;
Toi, si plein, front pâli sous des baisers de femme;
Moi, si jeune, enviant ta blessure et tes maux. »

Avec la timidité de plus, il avait la sensibilité féminine de Lamartine. Il a le vers pâle et chlorotique. Il serait comparable à Gérard de Nerval, si la fortune n'avait mis entre eux, comme une barrière, la diversité du rang et si Nerval avait eu cette résistance intérieure qui naît du sentiment religieux et d'habitudes plus régulières. Ce sont les flâneurs par excellence de l'École Romantique. Le défaut si essentiel d'Ulric Guttinguer, c'est le défaut d'unité dans l'inspiration. Il a fait réimprimer, en 1845, ses *Poésies* éparses çà et là dans les recueils et dans des publications partielles, qu'il éditait lui-même à petit nombre à l'usage de ses intimes. Il y a là quatre ou cinq hommes très disparates. Cette diversité se retrouve dans *Amour et Opinion* : — *Amour et Opinion*, histoire contemporaine, par Ulric Guttinguer; Paris, 1827, chez Renoux, libraire, rue Hautefeuille, 2 vol. in-12. — « Élégies de fin d'empire, écrites par un ex-garde d'honneur », dit Sainte-Beuve. Il y en a quatre ou cinq dans le voisinage d'Ulric Guttinguer, et de la même nuance, qui n'ont pas été des aigles, qui ont chanté presqu'à huis-clos, mais d'une distinction exquise et contenue, qu'on recueillera un jour comme on recueille les petits poètes du XVIe et du XVIIe siècle, et qu'on met à part, parmi les reliques pieuses du passé. « Très peu suffit, comme dit encore Sainte-Beuve, pour

qu'on ait rang, sinon parmi les grands, au moins parmi les délicats, et qu'on soit, comme tel, distingué de la muse, de cette muse intérieure qui console : ce qui, j'en conviens, n'empêche pas d'être complètement ignoré du *vulgaire*, comme disent les poètes, c'est-à-dire du public. » Il y a parmi les poètes, comme parmi les moralistes, des fleurs dont on aperçoit à peine la couleur et le parfum à quelque distance, mais qui, de près, charment les yeux et l'odorat. Quelques sentiments rares exprimés en vers sont, comme des *Pensées* de Sénèque et de Pascal, propres à être placés dans une anthologie spéciale réservée à quelques raffinés. Ce sera l'arrière-garde de Lamartine que les disciples de l'auteur des *Méditations* apprécieront avec autant plus de plaisir qu'il ne reste rien aujourd'hui qui en perpétue le souvenir ou rappelle une École isolée en France, sans qu'un nom ou un livre l'ait précédée ou suivie.

La raison de l'impopularité relative de l'Idéal conçu par l'École de Lamartine, est que cet Idéal ne convient qu'à ceux que Cicéron, dans ses *Lettres à Atticus* appelle *beati*, c'est-à-dire qui possèdent les biens de l'esprit et ceux de la fortune. Ces derniers ne sont pas inutiles aux biens de l'esprit ainsi que l'explique fort bien l'auteur d'*Obermann* dans son livre de l'*Amour* : « En vous rappelant sans cesse, dit-il, que les vrais biens sont très supérieurs à tout l'amusement offert par l'opulence, sachez pourtant compter pour quelque chose cet argent, qui tant de fois aussi procure ce que ne peut rejeter un homme sage. Pour dédaigner les richesses, attendez que vous ayez connu les journées du malheur, que les longues privations aient diminué vos forces, et que *vous ayiez vu dans la pauvreté le génie même devenir stérile,* à cause de la perpétuelle résistance des choses, ou de la

faible droiture des hommes. Il vous sera permis de dire alors que rien d'incompatible avec le plus scrupuleux sentiment de notre dignité, ne trouverait une excuse dans l'or reçu en échange; mais vous saurez aussi que des richesses légalement acquises seraient d'un grand prix, et vous laisserez la prétention de mépriser les biens à ceux qui, ne pouvant s'en détacher, s'irritent contre une sorte d'ennemi toujours victorieux. » C'est le cas inavoué de Pétrus Borel, des *Jeunes-France* qui célèbrent la fête des truands, si pittoresquement racontée par O'Neddy dans *Feu et Flamme*, par Théophile Gautier, dans ses *Jeunes-France*. C'est le cas plus spécial de cette troisième secte Romantique devenue la *Bohême*, et qui a tenté de faire de la vie de bohême, sinon une religion littéraire et artistique, au moins un noviciat nécessaire au talent comme au génie. Hugolâtres devenus *basiléophages* ou *bohêmes*, avaient commencé par imaginer que la poésie était une carrière, puis voyant qu'elle ne rendait pas, ils se sont dits martyrs, ont traité de *Philistin* quiconque n'admirait point cette carrière ingrate, et en dernier lieu déclaré que la Société était mauvaise. Pourquoi ce rire convulsif et spirituel dans son amertume prodigué à ceux qui cherchent dans une autre voie que l'art ou la poésie, les biens que l'art et la poésie refusent, sinon une envie déguisée de ces biens? Pour tenir une conduite différente, il aurait fallu comprendre avec Gœthe que l'art, la poésie, les lettres, si grandes que soient les jouissances qu'ils procurent, sont le plus souvent un superflu réservé par le sort à des élus, à moins que le hasard ou une vocation extraordinaire ne rangent parmi ces élus, ceux que leur condition ne destinait pas à en faire partie : « Trois fois heureux, dit Gœthe dans *Wilhelm Meister*, trois fois

heureux ceux que leur naissance place aussitôt sur les hauteurs de l'humanité, qui n'ont jamais habité, jamais traversé comme simples voyageurs, l'humble vallée où tant d'honnêtes gens agitent misérablement leur existence. Dès leur naissance, ils montent sur le vaisseau pour faire la traversée commune et profitent des vents favorables, tandis que les autres, réduits à se porter eux-mêmes, nagent péniblement, profitent peu de la faveur des vents et périssent, après avoir bientôt épuisé leurs forces dans l'horreur du naufrage. » Périr à un point plus ou moins avancé du voyage de la vie, ce fut la destinée d'un grand nombre de ces épaves de l'École Romantique, qui ont eu l'ambition de créer, eux aussi, une École qui fut la Bohême. Ils ont cru ou feint de croire — on s'excuse comme on peut — que l'épreuve était un viatique nécessaire à leur muse. Ce fut l'enseignement des Écoles Grecques où ils l'ont lu. C'était peut-être vrai en Grèce, sous un climat peu exigeant, au milieu d'une Société rudimentaire à beaucoup d'égards. Ce ne l'est plus chez nous, sous un ciel plus rude, au milieu d'une Société où la concurrence vitale, pour user du jargon mis à la mode par Darwin, plus violente qu'elle n'avait été jusqu'ici, rend indifférent aux efforts qui n'ont pas en vue de satisfaire aux besoins que Platon trouvait les plus légitimes. Que les amants de l'art pour l'art écoutent encore un moment ce positiviste de Gœthe : « Que la démarche de l'homme est libre et légère quand il est né riche ! Qui peut mieux connaître ce que les choses humaines valent et ne valent pas, que celui qui, dès ses premières années, en a connu la jouissance ? » Même si les richesses le quittent, il en garde une expérience précieuse, qui est à elle seule un avoir et souvent le moyen d'un nouvel avenir. Gœthe va jusqu'à professer que ce son

les richesses qui donnent la pensée, l'imagination, la liberté morale. Elles ne le font pas toujours; elles le font le plus souvent.

Sénancour, et ceci paraît au premier abord un paradoxe, est le théoricien de la Vie de Bohême. Il n'a pas seulement l'état de conscience qu'elle crée : il lui a laissé des arguments, son exemple et le cadre d'un genre d'existence qu'on a essayé de rapprocher de la *Vie inimitable* des contemporains d'Antoine et de Cléopâtre, mais qui lui ressemble comme la vie d'un chien errant ressemble à celle d'un stoïcien ou d'un élève de Diogène.

Au fait, J.-J. Rousseau est le premier modèle français de la Vie de Bohême. Son *Contrat social* est chez lui un hors-d'œuvre. Il vise des gens qui vivent en Société. Lui n'y a pas vécu; il a donné dans *Émile*, dans les *Confessions*, dans sa vie privée, les raisons qu'il y a de n'y pas vivre. Comme Rousseau, auquel il ressemble par certaines qualités et par les vicissitudes d'une carrière tourmentée, Sénancour reçut en partage le don funeste d'être par l'intelligence au-dessus de sa condition matérielle. « Mon père, écrit Alfred de Vigny, resta seul, et m'éleva avec peu de fortune, *malheur d'où rien ne tire quand on est honnête homme.* » Sénancour ne s'en tira pas non plus. Ce fut la Révolution qui le fit pauvre et émigré. Il a éprouvé par suite le même éloignement que Rousseau de la Société. Il eut une existence d'ermite, comme Rousseau encore, et Rousseau fut son maître. Il conseille le retour à la vie primitive et tenta personnellement de la trouver dans la nature alpestre, vue d'un chalet perdu sur le bord d'un torrent, plus tard, à l'isolement qu'on trouve dans la forêt de Fontainebleau. « Plusieurs fois, écrit-il *(Libres Méditations)*, de son séjour dans la forêt de Fontainebleau, j'étais

dans les bois, avant que le soleil parût, je gravissais les sommets encore dans l'ombre, je me mouillais dans la bruyère pleine de rosée, et quand le soleil paraissait, je regrettais la lumière incertaine qui précède l'aurore; j'aimais les fondrières, les vallons obscurs, les bois épais; j'aimais les collines couvertes de bruyère; j'aimais beaucoup les grès renversés, les rocs creux. » Il aime encore mieux le soir, sur un pic neigeux des Alpes, contempler l'*univers nocturne*; il semble un exilé sur la terre, qu'il n'est pas loin de considérer comme un phlegmon qui pourrit dans un coin écarté de la nature. Du reste, qu'on se hâte de vivre : le monde va mourir, altéré qu'il est dans son essence chimique par le ravage des hommes, l'usage immodéré du feu, le trou de mine, la décomposition du sol par le travail : « Hâtez-vous : le jour se prépare rapidement, où cette nature robuste n'existera plus, où tout sol sera façonné, où tout homme sera énervé par l'industrie humaine. » A ces pensées, la solitude est-elle un remède? A quelques-uns. Afin d'échapper au vertige d'une époque affolée, Sénancour convie les hommes à s'y réfugier et donne l'exemple. Mais à ceux à qui la solitude ne donnerait pas un calme suffisant, il n'interdit pas les *Spiritueux*. C'est le remède d'Alfred de Musset et de beaucoup de ses confrères de la bohême. Les *Spiritueux* consolent de l'absence des biens que la poésie et l'art ne donnent pas à leurs adeptes, car le siècle refuse les biens et la considération au poète et à l'artiste. Sénancour est nihiliste; le Nihilisme le ronge à l'intérieur comme Pascal; mais il a de moins que Pascal « le cœur » qui voit Dieu au défaut de la raison, quoique Sénancour invoque souvent les puissances du cœur.

En 1833, Sainte-Beuve avait entrepris de ressusciter

Obermann, qui est de 1804, à peu près contemporain du *Génie du Christianisme,* mais inconnu de la génération Romantique de 1830, car depuis 1804 on n'avait pas réédité *Obermann* et la première édition ne paraît pas avoir eu beaucoup de lecteurs. On lui chercherait en vain un écho dans la littérature de l'Empire. Sainte-Beuve l'avait lu; il l'avait analysé et loué dans *le National*, ce qui en fit sans doute connaître l'auteur à MM. Thiers et Villemain qui prirent de l'intérêt à la vieillesse de Sénancour. De plus, Sainte-Beuve avait mis une préface intéressante à une deuxième édition d'*Obermann* publiée cette année-là sous son patronage. George Sand qui vivait alors dans la familiarité de Sainte-Beuve, prit à *Obermann* autant d'intérêt que lui; elle l'édita bientôt de nouveau avec des réflexions de son crû. On remarquera qu'un grand nombre de Romantiques ont été boire à cette fontaine, et c'est un signe. Sénancourt mourut (1846) à l'âge de soixante-seize ans, ce qui montre que la douleur ne l'a pas plus tué qu'elle n'a tué Lamartine. Après sa mort, Mlle de Sénancour voulut bien communiquer à Sainte-Beuve les papiers de son père. L'illustre critique en était fort curieux. Il espérait y découvrir quelques détails émouvants de biographie morale chez un homme extraordinaire, qui n'a laissé de biographie d'aucune sorte, une de ses maximes étant que le silence et l'obscurité conviennent au sage : « Les prétentions des moralistes comme celles des théosophes *, écrit Sé-

* Le mot *théosophe* est de l'invention de Saint-Martin, le philosophe inconnu, et l'un de ceux qui ont présidé à l'éducation théologique du comte de Maistre, avant de servir à celles de Senancour et de beaucoup d'autres, durant cette période si obscure, au point de vue intellectuel qui sépare le XVIIIe siècle du XIXe. La Théosophie est le point de départ de la réaction du Christianisme contre les effets so-

nancour, ont quelque chose de silencieux, c'est une réserve peut-être conforme à la dignité du sujet. » Ce qui différencie Sénancour des Romantiques, avec lesquels il a d'ailleurs tant de points communs, qu'il leur a servi d'Evangile, c'est le mépris de la gloire : « La gloire obtenue, dit-il, passe en quelque sorte derrière nous et n'a plus d'éclat; nous en aimions surtout ce qu'elle offrait dans l'avenir, ce que nous en pouvions connaître sous un point de vue favorable aux illusions. » Pascal qu'elle a séduit un instant, a fini sur le même sentiment de la gloire.

Sainte-Beuve (voir *Portraits contemporains*, t. 1er, de l'édit. de 1870) a mis en appendice à son article sur Sénancour et à sa préface d'*Obermann*, écrite en 1833, quelques extraits des papiers que lui avait confiés Mlle de Sénancour. Il n'y a pas de détails biographiques proprement dits, mais des considérations poignantes sur l'instabilité de sa vie : « J'ai erré, écrit-il à l'âge de quarante ans, toujours inquiet, toujours surchargé d'embarras, sans avoir jamais eu, avec quelqu'apparence de durée, ni le cabinet commode et solitaire qui m'aurait été indispensable, ni la terre sauvage où je me serais plu, ni la vie frugale qui m'aurait contenté. J'ai vu tomber père, mère, femme et fortune *. J'ai été séparé de ma famille; je n'ai pu conduire les premières

ciaux de l'Humanisme, effets dont La Mettrie, d'Holbach et Condorcet sont la dernière expression.

* Il s'appelait Pivert de Sénancour. Il était né à Paris, en 1770, d'une famille noble attachée à l'administration des fermes. Réfugié en Suisse dès 1789, afin d'échapper à l'éducation que son père voulait lui donner — le séminaire de Saint-Sulpice — il s'était marié (1790) dans la famille où il avait trouvé un asile et avait été inscrit sur la liste des émigrés,

années de mes enfants — il en avait deux, un fils et une fille — et aujourd'hui, dans la vingt et unième année de ces tristes printemps, j'ignore quelle région j'habiterai dans quelques mois et dans quelle autre peut-être sera ma fille. Son sort n'est point commencé; le mien n'est pas plus avancé qu'il ne l'était il y a vingt ans; il est même beaucoup plus inquiétant qu'il ne paraissait alors devoir l'être. » Il se plaint et avec raison des événements. Ce n'est point de sa faute que le monde périclite. Il se console à demi au spectacle de ce qui est arrivé à des millions d'hommes de sa génération. « Quiconque, dit-il, a tous ses sens et ses membres et possède des amis; quiconque n'est pas jeté pour jamais sur une terre étrangère, ni détenu dans les repaires de l'oppression — on soupçonne qu'en sa qualité d'émigré, il était suspect à la police de Fouché — et n'a pas dans l'âme des causes de troubles irréparables, — malheureusement il en a — ne doit jamais se dire tout à fait malheureux. Il doit même se féliciter de ne l'être pas davantage chez des peuples qui se courbent devant l'or et qui choisissent pour leurs ébats la lueur des lampions. » La lueur des lampions, c'est la vie urbaine. Il y a chez lui quelque chose de petit et presque fanatique, à côté de qualités en même temps étranges et merveilleuses, comme chez le citoyen de Genève dont il est le disciple. Nous ne citerons plus, de ces extraits informes, qu'un passage qui le peint en entier : « Quant à moi, n'est-ce rien que d'avoir été sauvé des dernières extrémités et d'être parvenu jusqu'à ce jour sans flatteries, sans bassesses, sans dépendance, même en général et sans dettes, ayant reçu des services, mais en ayant rendu, ayant des amis et choisis, et n'ayant eu ni chefs, ni maîtres; n'ayant pu, il est vrai, remplir ma destination,

mais enfin n'ayant rien fait qui en soit précisément indigne, connu d'un très petit nombre, ce qui est fort selon mes goûts, mais uu peu aimé, un peu estimé, un peu triste sur la terre et humilié de mes faiblesses, mais sans remords et sans déshonneur, très mécontent de moi et déplorant le cours rapide d'une vie si mal employée, mais n'ayant point à la maudire. »

S'il a fait la théorie de la vie de Bohême, comme J.-J. Rousseau, par opinion, par tempérament, par effet de circonstances aussi qu'il n'a pu maîtriser, Sénancour au moins est austère, a des scrupules de morale, le respect de lui-même et de la société dont il respecte les principes, quoiqu'il ne les partage pas. Sous la Restauration, il a vivement préoccupé Charles Nodier, qui avait quelque chose de son humeur et du fantastique de son imagination. Qu'il ait charmé Nodier, cela va de soi; mais il a intéressé Ballanche et presque fait des recrues dans le petit monde à moitié métaphysicien et à moitié moraliste du groupe de Victor Cousin, d'Ampère, de Stapfer, à qui il convient de joindre Sautelet et Bastide, c'est-à-dire des Politiciens Romantiques n'ayant pas grand'chose de commun avec le groupe de Pétrus Borel.

En dehors de quelques écrits secondaires, ses *Réfutations* de Chateaubriand et de Bonald, son *Résumé des traditions morales de tous les peuples* (*1827*), qui le conduisit devant les tribunaux, où il fut d'ailleurs acquitté en dernier ressort, Sénancour a laissé trois œuvres considérables, qui ne sont point, si l'on veut, des œuvres de génie, mais qui, néanmoins, lui font une place à part et non ordinaire dans la littérature du XIXe siècle. Ce sont les *Rêveries*, *Obermann* et les *Libres Méditations*. Ce dernier ouvrage est le couronnement de la pensée de

Sénancour. Il est de 1819 et intitulé : — *Libres Méditations d'un solitaire inconnu*, sur le détachement du monde et sur d'autres objets de la morale religieuse, publiées par M. de *Sénancour;* Paris, Mongie aîné, libraire, boulevart (*sic*) Poissonnière, n° 18, et Cérioux, libraire, quai Voltaire, n° 17, 1819 ; 1 vol. in-8° de xx et 432 pages. — L'exemplaire que nous en possédons, relié en cuir de Russie avec fers à froid, sans ornement d'aucune sorte, témoigne, par la richesse sobre de cette reliure, de la considération dans laquelle le premier possesseur tenait l'ouvrage et l'auteur. On ne soigne ainsi que ce qu'on aime et qu'on a longuement pratiqué. On lit sur le verso du faux-titre : ouvrages du même auteur qui se trouvent chez les mêmes libraires. — *Rêveries* sur la nature de l'homme, etc., nouvelle édition, 1809, 1 vol. in-8° ; *De l'Amour*, seconde édition, 1808, 1 vol. in-8° ; *Observations critiques* sur l'ouvrage intitulé *Génie du Christianisme*, 1816, 1 vol. in-8°. »

Sénancour donne les *Méditations* pour une œuvre écrite par un solitaire qui vit au fond d'une forêt, et qu'il aurait seulement retouchée. On lit à la fin de la préface : L'existence de ce manuscrit, en 1813, a été connue du directeur de la librairie M. de P... et de deux autres personnes. L'impression devait avoir lieu à cette époque. Les corrections nouvelles (l'éditeur s'est permis d'en faire un certain nombre) ne changent nullement l'esprit de ces *Méditations.* » Pourquoi le changeraient-elles, puisque Sénancour est en même temps l'auteur et l'éditeur du livre? Il a toujours quelque chose de contourné dans ses explications, comme un homme qui se défie ou qui est habitué à se cacher ; c'est un trait de ses mœurs qu'il doit aux vicissitudes qu'il a traversées. Le fond est triste et doux ; la forme sou-

vent amère, dure au Christianisme et trahit quelquefois encore la fréquentation des œuvres de J.-J. Rousseau. Il y a du noir dans la manière de tous les deux. Quelle que soit la profondeur de la pensée ou l'éclat de l'image, Sainte-Beuve y trouve, au lieu de noir, « du sardonique ». C'est une question de perspective.

Le lecteur d'aujourd'hui préfère *Obermann* aux *Méditations*. Le récit descriptif d'*Obermann* va mieux que la spéculation doctrinale à l'éducation actuelle *. *Obermann*, publié au printemps de 1804, avait été écrit en Suisse, durant les deux années précédentes. « Il n'y a pas de roman ni de nœud dans ce livre, dit Sainte-Beuve ; Obermann voyage dans le Valais, vient à Fontainebleau, retourne en Suisse et, durant ces courses errantes et ces divers séjours, il écrit les sentiments et les réflexions de son âme à un ami. L'athéisme et le fatalisme dogmatiques des *Rêveries* ** ont fait place à un doute universel

* *Obermann*, lettres publiées par M. de Sénancour, avec l'épigraphe tirée de Pythagore,—étudie l'homme et non les hommes;— Paris, Cérioux, 1804, 2 vol. in-8°. On vendait 7 fr. les exemplaires en papier ordinaire ; 11 fr. les exemplaires en papier d'Angoulême ; 18 fr. quelques exemplaires en grand papier. — 2e édit. avec supplément et préface de Sainte-Beuve ; Paris, Abel Ledoux, 1833, 2 vol. in-8°. — 3e édit. avec préface de G. Sand ; Paris, Charpentier, 1840, 1 vol. in-12 réimprimé plusieurs fois.

** *Rêveries* sur la nature primitive de l'homme, sur ses sensations, sur les moyens de bonheur qu'elles lui indiquent, sur le mode social qui conserverait le plus de ses formes primordiales; Paris, 1798-1799, 1 vol. in-8° ; 2e édit. Paris, Cérioux, 1802, in-8°; 3e édit. Paris, Abel Ledoux, 1833, in-8°.

Nous avons dit un mot de l'*Amour*, le moins important des ouvrages de Sénancour, mais non celui qui a eu le moins de succès, peut-être sur la foi du titre. La 1re édit., de 1805, est intitulée : *De l'Amour* considéré dans les lois réelles et dans les formes sociales de l'union des deux sexes ; Paris, Cérioux, 1805, 1 vol. in-8°. Il y en a une 2e édit. de 1808 ; une 3e de 1828. Paris, Fouquart, 1 vol. in-8°, et une 4e de 1834 ; Paris, Ledoux, 2 vol. in-8°.

non moins accablant, à une initiative de liberté qui met en nous-mêmes la cause principale du bonheur ou du malheur... à la conception profonde et à la stricte pratique de l'ordre, à cette fermeté voluptueuse que préconise l'individu en harmonie avec le monde. On croirait par moment entendre un disciple d'Épictète ou de Marc-Aurèle; mais néanmoins Épicure, l'Épicure de Lucrèce et de Gassendi, le *Grajus homo* est le grand précédent qui règne. » Sénancour se souvient du XVIIIe siècle, dont il a sucé le lait, et c'est par là qu'il est le père de la Bohême, car la Bohême des *Jeunes-France* et de la rue du Doyenné, qui a quitté la tradition de Chateaubriand, de Lamartine et de Victor Hugo, est retombée dans le XVIIIe siècle; ce qui ne l'empêche pas d'être nihiliste. Théophile Gautier, qui en était déjà quand il écrivait (1833) les *Jeunes-France*, non sans un grain d'ironie, et qui est mort en définitive fils de la Bohême, avait quitté les *Jeunes-France* le jour où il les avait vu tourner à la politique. Il n'avait été de l'École Romantique que par hasard et par camaraderie. Il était tout de suite retourné à son milieu, qui était celui de Laclos et de Dorat. Les souvenirs du XVIIIe siècle étant mal notés autour de lui, il avait sauté par dessus le siècle de Louis XIV et de Port-Royal, aux libertins du siècle de Louis XIII, qui sont les ancêtres de l'École Voltairienne. Dans les *Grotesques* *, il a tenté de les réhabiliter, fait l'apologie de Théophile, son homonyme, sous prétexte de gauloiserie. « Par dessous tous ces travestissements d'un ta-

* *Les Grotesques;* Paris, Desessart, 1844, 2 vol. in-8°. Ce sont des biographies à moitié fantaisistes de poètes du XVIe et du XVIIe siècle. Quelques-unes de ces biographies avaient déjà paru dans le recueil dirigé par M. Charles Malo : *la France littéraire*, sous le nom de *les Grotesques* ou les *Goinfres*.

lent habile à tout comprendre et à tout reproduire, dit Émile Montégut *, par dessous toutes ces surfaces superposées par l'étude, la lecture, les voyages, les aventures de l'imagination en quête d'émotions toujours nouvelles, je cherche le *tuf*, la substance essentielle, l'élément irréductible de ce talent, et voyez quelle singularité ! Sous ce grec, sous cet oriental, sous cet espagnol, sous tous ces hommes passagers et momentanés, l'homme originel que je rencontre, c'est un gaulois de pure race, oui, un disciple de Rabelais, de Théophile, des beaux esprits du temps de Louis XIII. » Aussi, après avoir combattu à *Hernani*, assisté à la fête des truands, lorsqu'il voit les débris de l'Idée Romantique lutter encore, sous prétexte de Bohême, contre l'ascendant irrésistible des *Philistins*, s'empresse-t-il de déserter :

Beaux rêves avortés, ambitions déçues,
Souterraines ardeurs, passions sans issues,
Tout ce que l'existence a d'intime et d'amer.....
Pour un chercheur, d'un monde étrange et magnifique,
Colombs, qui n'ont pas su trouver leur Amérique!
En funèbres caveaux, creusez-vous, ô mes vers! **

L'heure de s'amuser aux bagatelles de la porte est finie. Quelque temps avant les journées de juillet, Théophile Gautier décrivait en ces termes les folies du

* *Nos morts contemporains*, par Émile Montégut. 2e série, Paris, Hachette, 1884.

** *La Comédie de la Mort*, par Théophile Gautier; Paris, 1838, Desessart, éditeur, imprimerie d'Everat. 1 vol. gr. in-8°. Vignette de Louis Boulanger, gravée par Lacoste : *la Grotte de la Chimère*, ce qui est un symbole. Un poète enveloppé d'un manteau, est amené par une femme nue et échevelée. Cette femme ne représenterait-elle pas l'Idéal ? *La Comédie de la Mort* est un des produits les plus chers de la littérature Romantique. Il en existe quelques exemplaires en grand papier, avec la vignette de Louis Boulanger sur papier de Chine.

premier moment : « Deux ou trois de mes camarades, voyant que je devenais tout à fait ours et maniaque, se sont emparés de moi et se sont mis à me former; Ils ont fait de moi un Jeune-France accompli. J'ai un pseudonyme très long et une moustache fort courte; j'ai une raie dans les cheveux à la Raphaël. Mon tailleur m'a fait un gilet... délirant. Je parle art pendant beaucoup de temps sans ravaler ma salive et j'appelle bourgeois tous ceux qui ont un col de chemise..... Avant hier, je me suis grisé d'une manière tout à fait byronienne. J'en ai encore mal à la tête. » C'étaient les rites consacrés, les rites intérieurs. Ceux du dehors peuvent se résumer en ce qui se passa lors de la première représentation d'*Hernani :* « Dès une heure de l'après-midi, les innombrables passants de la rue Richelieu virent s'accumuler une bande d'êtres farouches et bizarres, barbus, chevelus, habillés de toute façon, excepté à la mode, en vareuse, en manteau espagnol, en gilet à la Robespierre, en toque à la *Henri III*, ayant tous les siècles et tous les pays sur les épaules et sur la tête, en plein midi. Les bourgeois s'arrêtaient stupéfaits et indignés. »

Ceci est la protestation officielle contre l'état social des Philistins, et dans la plupart de ses écrits, sauf ceux de la première heure, *le Docteur Albertus* * et *la Comédie de la Mort*, Gautier n'en connaît pas d'autres.

* — *Albertus ou l'Ame et le péché*, légende théologique par Théophile Gautier. Paulin, place de la Bourse; Paris, 1833, 1 vol. in-18 — avec une vignette à l'eau forte de Célestin Nanteuil : Albertus se donnant au diable. La vignette est rare et donne la moitié de son prix à cette seconde édition, car la 1re (1 vol, in-18, Paris, 1830) n'a pas la vignette de Nanteuil. *Albertus*, qui est écrit en strophes de douze vers, reparut en tête des *Poésies complètes*, dont l'édition originale est de 1845 (Paris, Charpentier, 17, rue de Lille, 1 vol. in-12 de deux ff. non chiffrés et 370 pages de texte chiffré) et très recherché.

Le culte des sens est la leçon de *Fortunio* (1838), comme de *Mlle de Maupin*, comme du *Voyage en Espagne* (1843), en *Italie* (1852), à *Constantinople* (1854), comme des *Émaux et Camées* (1856). Qu'on le prenne par où l'on voudra, Th. Gautier est un peintre qui a échangé son pinceau contre une plume.

La *Vie de Bohême*, au contraire, c'est la vie intérieure, avec le Nihilisme comme motif à émotion et la négation pratique de la vie d'action que mènent les Philistins. Alfred de Musset en est le prophète. Il l'a vécue et enseignée à des centaines d'insectes littéraires, qui durant trente ans, c'est-à-dire jusqu'à la naissance de l'Ecole Réaliste, par la petite presse et le roman, ont alimenté, sans qu'un chef-d'œuvre, petit ou grand, sortît de leur plume, l'imagination de plusieurs millions de lecteurs. Musset a une âme physique; il est le poète de la jeunesse; il en a chanté, avec une sorte de tristesse dramatique — il y a une parenté entre l'amour et la mort — les passions qui se résument à deux : l'amour proprement dit et l'amour des jouissances. En ce qui le concerne, ceci est le pont aux ânes de la critique. Il croyait lui-même n'être qu'un homme de sentiment. Il le déclare dans *La Coupe et les Lèvres :*

> L'histoire de ma vie est celle de mon cœur;
> C'est un pays étrange où je fus voyageur.

Il a souffert d'autre chose; il a souffert de s'être soustrait à la coutume, à la coutume de l'esprit, comme à la coutume sociale. Il se trahit suffisamment dans *Rolla*, dans les vers qu'il adresse à la mémoire de *Machiavel*, dans vingt autres endroits de ses œuvres. Ce fut par là qu'il eut part au mouvement Romantique. Si on l'interroge, il n'en sait rien, du moins dans ses *Lettres de*

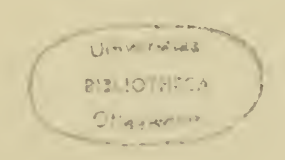
Dupuis et Cotonnet, adressées en 1836 à M. Buloz, directeur de la *Revue des Deux-Mondes*, et qui portent plus exactement le titre de *Lettres sur la Littérature*, qu'il leur a donné dans la première édition à part qu'il en ait publiée *. « Le drame, dit-il (p. 280-281), fut notre passion, car on avait baptisé de ce nom de drame, non seulement les ouvrages dialogués, mais toutes les inventions modernes de l'imagination, sous le prétexte qu'elles étaient dramatiques. Il y avait bien là quelque galimatias, mais enfin c'était quelque chose. Le drame nous apparaissait comme un prêtre respectable qui avait marié, après tant de siècles, le comique avec le tragique; nous le voyions vêtu de blanc et de noir, riant d'un œil et pleurant d'un autre, agiter d'une main un poignard et de l'autre une marotte. A la rigueur, cela se comprenait; les poètes du jour proclamaient ce genre une découverte toute moderne. La mélancolie, disaient-ils, était inconnue des Anciens. C'est elle qui, jointe à l'esprit d'analyse et de controverse, a créé la religion nouvelle, la Société Nouvelle, et introduit dans l'art un type nouveau. » Musset, à la réflexion, n'est pas satisfait. La mélancolie n'est pas moderne. Il en trouve des exemples classiques. Soit. Mais ce fut le Christianisme qui en fit un état social, et c'est chez lui que le Romantisme l'a découverte. Musset n'en sait pas un mot. Il observe que dans le Romantisme, il n'y a que l'expression qui soit nouvelle. Il cherche à son objet une

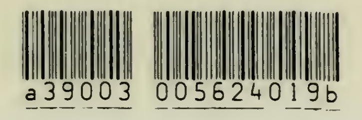
* — *Contes*, par Alfred de Musset : la Mouche, Pierre et Camille, Mademoiselle Mimi-Pinson, le Secret de Javotte, le Merle Blanc. — *Lettres sur la Littérature*, Paris, Charpentier, 1854, 1 vol. in-12 — de deux feuillets préliminaires de titre et de faux-titre non chiffrés, et 372 pages de texte chiffré. C'est une édition originale. Les morceaux qui la composent avaient paru séparément dans divers recueils ; ils sont ici réunis pour la première fois.

origine dans *roman*, *romanesque :* autrefois on disait bêtement une idée *raisonnable*; maintenant on dit une idée *rationnelle.* Voilà tout le progrès. Il va néanmoins, interroger, consulter; on finit par lui dire que « le Romantisme, c'est l'étoile qui pleure, c'est le vent qui vagit, c'est la nuit qui frissonne, la fleur qui embaume et l'oiseau qui vole. C'est l'infini et l'étoilé, le chaud, le rompu, le désœuvré, et pourtant en même temps, le plein et le rond, le diamétral, le pyramidal, l'oriental, le nu et le vif, l'étreint, l'embrasé, le tourbillonnant. » Il s'en tient là. Eh! non, chez les Bohêmes, c'est l'homme qui a rompu avec la coutume, avec les mœurs environnantes, contre qui la coutume et les mœurs réagissent et qui souffre de la réaction, sans vouloir se déprendre de la liberté qu'il vient d'acquérir et qui alors crée des douleurs, comme chez le *Pifferaro* de Béranger :

« Jeté sur cette boule
Laid, chétif et souffrant,
Étouffé dans la foule,
Faute d'être assez grand,
Une plainte touchante
De ma bouche sortit;
Le bon Dieu me dit : chante,
Chante, pauvre petit. »

Et le Bohême chante, mais d'ordinaire sa chanson est amère.




a39003 005624019b